

tous ses ballots et lui dit :

—Choisis.

—Ya examine la marchandise. Puis :

—Tu n'as pas de peau de rennes non préparées ?

Le marchand lui montre alors des cuirs saignants, et mon domestique recon-  
sait alors les dépouilles de mes bêtes.

—Ça te convient ? demande le mar-  
chand.

—Oui, coquin ! Je les choisis parce  
qu'elles sont marquées d'une croix. Les  
rennes que tu as volés appartiennent à  
mon maître Ladjé. Tu as vu le signe  
qu'elles portaient sur l'oreille gauche,  
n'est-ce pas ?

Protestations du voleur. Colère de Ya.  
Mon domestique, qui n'est pas patient,  
d'un coup de poing renverse le marchand  
sur ses ballots. Des voisins veulent se mê-  
ler de la querelle, mais Ya sort son cou-  
teau et dans la bagarre, coupe une oreille  
au marchand.

Quand les gens de Koutokaeino songè-  
rent à lui donner la chasse en traîneau,  
mon domestique avait fait plus d'une lieue  
sur ses "skiss."

Le plus amusant de l'affaire, c'est  
que le marchand menacé par Ya de la per-  
te d'une autre oreille — la dernière —  
m'envoya le prix des bêtes volées."

Un domestique bien précieux que tu  
as là, Ladjé. J'ai entendu dire qu'il vient  
du Sud, que c'est un Français.

—Oui. Il a habité Paris.

—Paris !

Toutes les faces lapennes se tournèrent  
vers Ladjé l'interrogeant de leurs petits  
yeux vifs prisonniers d'un laeis de rides,  
et le fermier, tout fier de posséder un do-  
mestique tel que Ya, voulut bien expli-  
quer :

—Paris, où les hommes vivent dans des  
huttes qui, perchées les unes sur les au-

tres, s'élèvent jusqu'au ciel, comme si la  
terre n'était pas assez vaste pour contenir  
tout le monde.

Il y eut un silence et, fixant des flam-  
mèches qui léchaient les branches de pins  
suant leur résine dans l'âtre, ces primitifs  
eurent la fausse vision d'une ville de rê-  
ves, d'une ville or et bleu, couleur de so-  
leil et couleur de mer.

—Pourquoi ton domestique a-t-il quitté  
Paris ? demanda une servante.

—Je ne sais pas... Mais assez bavardé,  
dit Ladjé en chaussant ses patins de bois  
qu'il avait, en entrant, déposés au seuil de  
la hutte. J'ai promis à ma femme un  
prompt retour ; demain est jour de Noël.  
La nuit est belle. Je vais regagner la fer-  
me. Au revoir, dans quelques jours mes  
domestiques viendront chercher les rennes.

Précédé de ses deux chiens favoris, le  
fermier marchait depuis plusieurs heures  
quand il arriva sur les bords du torrent si  
inutilement explorés par les domestiques  
du négociant Lind. Les traces laissées par  
les loups sur la neige attirèrent son atten-  
tion et il allait, par prudence, siffler ses  
chiens, quand un double aboiement lui fit  
se précipiter sa course. Cinq minutes après,  
il aperçut, au loin, une mêlée d'ombres  
bondissantes. Les fauves venaient d'atta-  
quer et de dépecer ses deux favoris. At-  
tristé par la mort de ses chiens, étonné de  
cette brusque attaque, il restait immobile  
sur le lieu du combat, penché sur la boue  
sanglante, quand il crut entendre les va-  
gissemests d'un nouveau-né.

Un peu effrayé par ce miaulement, si  
faible si plaintif, qui rendait la solitude  
plus terrifiante autour de lui, il eut d'a-  
bord envie de fuir. Puis, plus calme, il  
pensa :

—C'est un "illparoschi" qui demande  
le baptême ! Quelque pauvre fille a sans  
doute abandonné le pauvre petit dans la